

Douce amertume

Avant de donner, du philtre de Tristan et Iseut, une version revue et corrigée, Eugène Scribe raconte l'histoire des deux amants mythiques, par la bouche de son héroïne. Le moins qu'on puisse dire est que cette histoire, elle aussi, est revue et corrigée, avec une désinvolture assez stupéfiante. Qu'on en juge : « La reine Iseut, aux blanches mains / À l'amour se montrait rebelle. / Et Tristan se mourait pour elle / Sans se plaindre de ses dédains¹ ». Dans ces quatre vers, absolument tout est faux. D'abord, Scribe commet une confusion grossière entre les deux Iseut : Iseut aux Blanches Mains n'est pas l'aimée mais la femme de Tristan ; elle découvrira l'amour de son époux pour Iseut la Blonde, et se vengera cruellement. Ce n'est pas tout : lorsque Tristan boit le philtre, il ne se meurt nullement pour Iseut la Blonde, laquelle, par conséquent, ne saurait le payer de « dédains ». Et le philtre, bien entendu, n'est en rien l'instrument d'une ruse de Tristan pour se gagner les faveurs d'Iseut.

Donner de ce philtre une version légère, voire burlesque, soit. Mais pourquoi raconter le mythe lui-même en commettant des bourdes pareilles ? L'explication est simple : Eugène Scribe se contrefichait de la vérité mythique, tout comme il se moquait allégrement de la vérité historique. Lors de son discours de réception à l'Académie française, il s'est écrié : « Je ne pense pas que l'auteur comique soit historien : ce n'est pas là sa mission (...). La comédie de Molière (...) nous parle-t-elle de la révocation de l'Édit de Nantes ? Non, Messieurs ». Dans cette belle envolée, Scribe oubliait un détail : Molière est mort en

¹ Cf. *Le Philtre*, opéra en deux actes, paroles de M. Scribe, musique de M. Auber, Paris, 1831, pp. 8-9.

1673, et la révocation de l'Édit de Nantes date de 1685... D'un auteur qui se soucie si peu d'être exact en matière d'histoire, on ne va pas attendre qu'il soit scrupuleux en matière de mythe. Iseut aux Blanches Mains remplace avantageusement Iseut la Blonde, au mépris total des textes médiévaux ? C'est qu'il faut bien trouver une rime à « dédains ». D'ailleurs, les « blanches mains » disparaissent du livret de Felice Romani, puisque la rime italienne ne les exigeait pas.

Mais Scribe, avec toute sa désinvolture, est un librettiste d'une efficacité redoutable. Il vise à l'effet, et l'atteint. Ses qualités de dramaturge éveilleront l'admiration d'un jeune compositeur en séjour à Paris, et qui sollicitera, en vain, sa collaboration: un nommé Richard Wagner, ébloui par *La Muette de Portici* d'Auber, dont Scribe avait signé le texte. Et ces qualités de construction, de rythme et d'efficacité sont également évidentes dans le livret du *Philtre*, que Felice Romani va traduire et adapter pour *l'Elisir d'amore*.

Mais il ne faut pas demander à Scribe ce qu'il ne peut ni ne veut donner. Son philtre tristanien ressemble au mieux à une version prosaïque et bachique de la « petite fleur d'Occident » du *Songe d'une nuit d'été*, cette fleur que les jeunes filles appellent *Love-in-idleness*, et dont le suc va rendre ses victimes amoureuses du premier être vivant rencontré. C'est une potion magique, pas un breuvage révélateur et créateur d'une passion mortelle. Car comment oublier que le philtre du mythe médiéval verse la mort avec l'amour ? Bien sûr, on pourra toujours prétendre que le couple Nemorino-Adina, ou plutôt Guillaume-Térézine, figure la version heureuse du couple Tristan-Iseut. Mais justement : d'un tel mythe, il ne saurait exister de version heureuse.

*

Tout de même : on peut trouver, entre l' « élixir d'amour » et le philtre tristanien, une manière de relation, si l'on songe au rôle que, dans les deux cas, le philtre *ne joue pas*. Dans le mythe médiéval, le mortel breuvage, d'abord réellement magique, deviendra progressivement symbolique : dès le *Roman de Tristan* de Thomas d'Angleterre, la passion des amants cesse d'être le seul effet d'un maléfice ; elle résulte de leur choix, ou tout au moins de leurs élans irrépressibles. Le philtre est désormais compris comme un révélateur ; il permet l'aveu, le déploiement de la passion ; il ne provoque pas l'amour, mais lève seulement l'inhibition qui empêchait son essor. Il rend possible la transgression que l'on s'interdisait.

Or cette action-là, si nous ôtons au mythe son aura sacrée, ressemble fort à celle d'un alcool. Nous y sommes : de même que le Tristan de Thomas n'a pas besoin de philtre pour aimer, mais seulement pour oser son amour, Guillaume-Nemorino trouvera dans le vin de Bordeaux la force de conquérir Térézine-Adina (chez Scribe, c'est du *Lacryma Christi*, le fameux vin du Vésuve ; histoire, peut-être, de sacraliser un brin le prosaïque breuvage). Allons plus loin : Tristan peut à la fois croire et ne pas croire à l'efficacité du philtre ; trouver dans le philtre l'audace qui lui manque, puis revendiquer cette audace comme sienne. Même chose pour Nemorino le simplet, qui croit dur comme fer à l'efficacité de la très dive bouteille, mais sait peut-être, dans un coin de lui-même, que ce philtre n'est pas seul en cause, ou peut-être pas en cause du tout.

*

Ici, cependant, il nous faut distinguer le texte de Scribe du travail de Felice Romani et de Gaetano Donizetti. Chez le librettiste français, on a l'impression que tout est juxtaposé, en vrac, et sans souci de cohérence : le philtre farcesque, dont les

protagonistes, apparemment, croiront jusqu'au bout qu'il est responsable de leur bonheur, et la conscience que des mobiles et des sentiments très humains sont à l'œuvre sous couvert de magie.

Cette contradiction est constante, flagrante, mais jamais pensée, encore moins résolue. D'un côté, Guillaume croit dur comme fer aux vertus du breuvage que lui vend le charlatan Fontanarose : « Oui, je crois voir, douce espérance, / Trembler sa main, battre son cœur / Philtre divin ! déjà commence / Et ton pouvoir et mon bonheur ! » Et plus loin : « O philtre merveilleux ! / Par lui je suis aimé, / Par lui je suis heureux ! (...) Je lui dois ma maîtresse, / Je lui dois le bonheur² ». Mais Guillaume n'est pas la seule dupe : tout le monde semble gober la même énormité : Térézine conclut sur ces mots (elle parle du philtre) : « Je lui dois sa tendresse / Je lui dois le bonheur ». Et les villageois font chorus : « Honneur honneur / à ce savant docteur³ » (c'est-à-dire Fontanarose, vendeur avisé du *Lacryma Christi*).

Pourtant, d'un autre côté, mille signes montrent que les personnages agissent pour des motifs qui n'ont rien à voir avec les effets d'un philtre, ni même avec ceux de l'alcool, et qu'ils le savent peu ou prou. L'amour de Térézine va naître pour des raisons tout humaines : parce que Guillaume la snobe ; parce que les filles du village frétilent autour du jeune homme, dès lors qu'elles le savent riche. Enfin et surtout, cet amour va s'épanouir parce que Térézine est émue d'apprendre, de la bouche de Fontanarose, que son soupirant voulait s'engager dans l'armée à cause d'elle. Elle finira par avouer : « Tous ses tourments / Je les ressens. (...) Je ne puis m'en défendre. / Ses tourments, sa douleur / Et cet amour si tendre / Ont su toucher

² Cf. *Le Philtre* cit., pp. 57, 59 et 61.

³ Cf. *Le Philtre* cit., p. 61.

mon cœur⁴. » Pas un instant, donc, elle n'est dupe du philtre. Même Guillaume, qui semble rester jusqu'au bout d'une niaiserie suprême, s'écrie : « Et le ciel que j'implore / a comblé tous mes vœux⁵ ». Le Ciel, sans doute, mais pas le philtre.

Scribe nous fait donc assister, au baisser de rideau, à une tonitruante profession de crédulité dans les pouvoirs du charlatan, mais il n'en expose pas moins, tout au long du livret, les motifs bien humains qui suffisent largement à justifier l'amour de Térézine, donc le bonheur de Guillaume. Sauf à penser que les tourtereaux, avec le village tout entier, pratiquent l'ironie, le livret se passe allègrement, là encore, de toute vraisemblance, et nage avec volupté dans les contradictions. Pourquoi pas ? dira-t-on. L'essentiel n'est-il pas que chacun soit content, les personnages et les spectateurs ? Mais ce contentement même risque fort de rester superficiel. Et les spectateurs sont à l'égard du livret comme les personnages à l'égard du philtre : ils marchent, mais ils n'y croient pas.

*

C'est ici que Romani, puis Donizetti, prennent une voie quelque peu différente, veillant à donner aux personnages plus de substance humaine, et nous permettant ainsi d'y croire davantage. Et quant au philtre, ils font de son ambivalence un usage plus subtil que Scribe. Certes, la plupart du temps, ils suivent de très près le texte français, dont Romani précise qu'il l'a « imité », et qu'il s'agit d'ailleurs d'une pure et simple « plaisanterie » (scherzo). Mais l'auteur italien apporte à ce texte de légères inflexions, et quelques ajouts significatifs, dans le sens d'un approfondissement psychologique. Romani, puis Donizetti, soulignent davantage la violence douloureuse de

⁴ Cf. *Le Philtre* cit., pp. 58 et 59.

⁵ Cf. *Le Philtre* cit., p. 59.

l'amour du simplet Nemorino, et la clairvoyante sensibilité d'Adina.

« Ayez pitié », dit la jeune fille à Belcore dans un passage qui n'existe pas chez Scribe ; « Ayez pitié de lui, c'est un enfant, un maladroit, un demi-fou qui s'est mis en tête que je dois l'aimer, parce que lui délire d'amour pour moi⁶ ». Certes, ces propos sont durs, mais Adina s'y montre accessible à la pitié, qui bientôt la submergera, pour devenir amour. Romani s'éloigne également de son modèle français dans la scène où la jeune héroïne rend à Nemorino le contrat qui le liait à l'armée (*Prendi ; per me sei libero*) : elle s'adresse longuement à lui pour lui dire son amour éternel (« ti giuro eterno amor »), ce qui n'est pas le cas chez Scribe. Un autre ajout, le plus important, c'est bien sûr le fameux *Una furtiva lacrima*, la romance imposée par Donizetti à Romani. Cette romance est célèbre par sa musique. Mais son texte déjà révèle la finesse du présumé simplet, qui a si bien senti l'amour d'Adina. Comme le texte du récitatif qui la suit : « Oh ! qual le accresce / Beltà l'amor nascente ! / A far l'indifferente / Si seguiti così finché non viene / Ella a spiegarsi⁷ ». Voilà qui certes n'est pas d'un demeuré.

À la fin de la romance, l'amoureux rêve de confondre ses soupirs avec ceux de l'aimée, avant d'affirmer que la mort peut bien l'atteindre, puisque sa félicité serait entière. Sans nous faire quitter la douce comédie, le *melodramma giocoso*, voilà qui rejoint le vœu d'un certain Tristan : mourir d'amour.

À propos de Tristan : une critique italienne⁸ a suggéré que Romani donne à la lecture « enchâssée » de l'histoire des

⁶ Lo compatite, egli è un ragazzo: / un malaccorto, un mezzo pazzo: / si è fitto in capo ch'io debba amarlo, / perch'ei delira d'amor per me.

⁷ « Oh, combien l'amour naissant augmente sa beauté ! Continuons à faire l'indifférent jusqu'à ce qu'elle en vienne elle-même à se déclarer. »

⁸ Cf. Rita Verdirame, « Dalla Francia all'Italia e ritorno. Percorsi di un libretto d'opera », in *La letteratura degli Italiani, rotte, confini, passaggi*, Università degli Studi di Genova, 2012, non paginé (publication en ligne exclusivement. Cf. <http://www.italianisti.it/Atti-di-Congresso>).

amants mythiques une valeur plus grande que Scribe, grâce à des modifications subtiles de la première scène de l'opéra. Dans le *Philtre*, le chœur des villageois : « Amis, sous cet épais feuillage » alterne avec les soupirs de Guillaume : « La voilà ! Qu'elle est jolie ! ». Chez Romani, le chœur se termine avant la cavatine de Nemorino : « Quanto è bella, quanto è cara ! », longue complainte d'amour malheureux. Cette disposition, qui évite les bigarrures du texte français, ménage dans l'œuvre un espace privilégié : celui de la lecture, par Adina, du texte mythique⁹. Ainsi s'amorcerait, dès le début, un processus d'évolution de l'héroïne, qui n'est pas seulement la capricieuse jeune fille de Scribe, mais un être réellement capable d'amour. De manière générale, le texte de Romani, magnifié par la musique de Donizetti, donne plus de place à l'élégie, à l'expression de sentiments authentiques.

On pourrait ajouter qu'une des plus belles scènes de l'opéra de Romani-Donizetti développe ce qui, chez Scribe, est à peine esquissé : la scène au cours de laquelle le charlatan explique à la jeune fille les vertus du philtre – en revenant sur le mythe de Tristan et Iseut, dont le nom est trois fois répété¹⁰. Dans la version française, Fontanarose propose à Térézine de lui vendre le philtre. Elle élude l'offre : « Nous verrons ! Mais plus tard ». Dans le livret italien, Adina donne les raisons de son refus : le philtre n'agit pas sur elle ; d'ailleurs elle ne veut pas des miracles qu'il accomplit. Elle veut l'amour de Nemorino. Et le philtre, c'est son regard, son visage. Adina fait donc explicitement du breuvage une métaphore : la force qui éveille l'amour humain. C'est juste après cette belle scène, où le dépit et même la douleur d'Adina sont admirablement contrepoinées

⁹ Certes, dans l'opéra d'Auber, le récit de Térézine n'est guère moins mis en valeur, musicalement, que celui d'Adina dans l'œuvre de Donizetti. Il faudrait bien sûr comparer Auber à Donizetti, pas seulement Scribe à Romani. Il n'en reste pas moins que si la musique dispose, le texte propose.

¹⁰ « *Dulcamara* : Sapete voi / dell'alchimia il poter, il gran valore / dell'elisir d'amore / della regina Isotta? / *Adina* : Isotta ! / *Dulcamara* : Isotta. »

par la faconde et la hâblerie joyeuse du charlatan, que Nemorino pourra chanter la romance qui se termine par les mots tristaniens : « Cielo, si può morir ; / di più non chiedo ».

*

D'ici à dire que *l'Elisir d'amore* est une œuvre qui continue Bérout, Thomas ou Gottfried de Strasbourg, et qui prépare Wagner, une œuvre où la mort le dispute à l'amour et finit par s'unir à lui, il reste un pas, un gouffre plutôt, qu'on ne saurait évidemment franchir. Mais une chose est sûre : chez Scribe, le philtre n'est guère qu'un plaisant accessoire. Chez Romani-Donizetti, c'est bel et bien un philtre, à la fois révélateur et métaphore de la passion.

Au fait : le charlatan bonimenteur, chez Scribe, s'appelle *Fontanarose* ; fontaine d'eau de rose – ni plus, ni moins. Romani, lui, a eu la riche idée de l'appeler *Dulcamara* : doux-amer. N'est-ce pas la parfaite métonymie d'un vrai philtre d'amour ? Depuis un fameux poème de Sappho, qui remonte au VII^e siècle avant J.-C., ce mot de « doux-amer » qualifie l'Éros dans toute son ambivalence : **glukupikroj**. Cet oxymore a traversé les millénaires ; on le retrouvera dans le « süsser Tod » du *Tristan* wagnérien... C'est ainsi qu'en toute légèreté, comme le veut le *melodramma giocoso*, les jeunes héros de *l'Elisir d'amore* vont boire, de la vie, cette amertume qui donne à la douceur son prix véritable.

*